

MARK
ADAMS



*Machu Picchu,
première à droite*

RÉCIT

Esprit voyageurs

ARTHAUD

Extrait de la publication

MARK
ADAMS

Machu Picchu, première à droite

RÉCIT

Quitter les gratte-ciel new-yorkais pour un trek fabuleux au cœur de la jungle péruvienne... en claquant la porte de son bureau de rédacteur en chef de revues de voyage, Mark Adams veut réaliser son rêve : partir sur les traces des découvreurs du Machu Picchu, la mystérieuse cité perdue des Incas.

Cornaqué par un guide australien, frère jumeau de Crocodile Dundee, Adams s'engage pour une marche, épuisante et mouvementée. Marcheur novice, il va affronter avec flegme et une bonne dose d'humour les nombreux pièges de la jungle péruvienne, croiser les routes sanglantes des conquistadors espagnols et suivre la trace d'Iram Bingham III, cet universitaire américain qui inspira le personnage d'Indiana Jones et re-découvrit les ruines du Machu Picchu, en 1911.

Ce récit d'expédition, haletant, érudit et plein d'humour permet de découvrir les légendes fabuleuses et controversées d'un lieu mythique, le sanctuaire du Machu Picchu.

Journaliste américain, Mark Adams est l'auteur de Mr. América, élu meilleur livre de l'année 2009 par le Washington Post. Il vit près de New York avec sa femme et ses enfants.

Esprit voyageurs

ARTHAUD

*Machu Picchu,
première à droite*

MARK
ADAMS

*Machu Picchu,
première à droite*

Traduit de l'anglais
par Anne Guitton

ARTHAUD

Paru sous le titre original *Turn right at Machu Picchu*
Dutton (Penguin book USA)

© Flammarion, Paris, 2012 pour l'édition française
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0812-9168-3

Pour Aurita

SOMMAIRE

L'Australien	13
Quelques infos sur le NombriL	21
Les trois Hiram	25
How I met Yourmadre	31
Le chercheur itinérant	35
L'appel de la nature	39
L'explorateur	43
La légende de la cité perdue	49
Gare aux suceurs de graisse	55
L'heure péruvienne	59
Sur la route	63
Parti du mauvais pied	69
Le berceau d'or	77
Blessure et hurlements	83
Un pacte avec le diable	87
Signaux de détresse	93
Un projet ambitieux	99
Loin du monde	103
Plus haut, toujours plus haut	111
En quête d'indices	117
Sixpac Manco	125
Les choses changent	131
L'hacienda hantée	137
La pierre blanche	141
La route de Vilcabamba	149
En terre inconnue	153
Complications	157
Pendant la pluie	167

Machu Picchu, première à droite

LA PLAINE DES ESPRITS	175
LE SECRET DE LA VIEILLE FEMME	183
L'ATTENTE	191
ÇA AURAIT PU FAIRE UNE JOLIE BALADE	199
L'HISTORIEN FAIT L'HISTOIRE	207
LA MONTÉE	213
VUE D'ENSEMBLE	223
UNE ÉTOILE EST NÉE	231
RÉVÉLER LA VÉRITÉ	235
YALE CONTRE PÉROU	241
LE HÉROS	247
LE CENTRE SACRÉ	251
NOUVEAU PROJET	257
DEUXIÈME CHANCE	263
LA DERNIÈRE CROISADE	267
DÎNER AVEC PAOLO	271
RÉÉCRITURE	281
ROXANA	293
SUR LA PISTE DE BINGHAM	299
LA MARCHÉ DES PÈLERINS	307
LE WHO'S WHO DES APUS	315
LE TEMPLE DU SOLEIL	319
ÉPILOGUE. NEW YORK	323

NOTE DE L'AUTEUR

Au Pérou, un même nom de lieu a souvent plusieurs orthographes. Afin de simplifier les choses, j'ai opté pour la plus courante, même lorsque les sources citées employaient une transcription différente. Il est également fréquent que les éléments topographiques des Andes soient désignés par plusieurs noms ; ainsi, le río Vilcanota et le río Urubamba ne font qu'un. Dans ce cas, j'ai choisi d'utiliser la variante la plus simple, y compris dans les dialogues. Et, au cas où il aurait encore du mal à s'y retrouver, le lecteur pourra se référer au glossaire placé en fin d'ouvrage.

Quelques détails, en particulier quelques noms, ont été modifiés ; en effet, les personnes mentionnées n'étaient pas toutes au courant qu'elles allaient figurer dans un livre.

I

L'AUSTRALIEN

Cuzco, Pérou

En voyant l'homme vêtu de kaki des pieds à la tête apparaître au coin de la rue et grimper la côte à toute vitesse dans ma direction, je n'ai pas pu m'empêcher de me demander : « Est-ce que je le connais ? » C'était peu probable. John Leivers, la cinquantaine bien tassée, passait le plus clair de son temps à arpenter des coins reculés des Andes, machette à la main, en quête de vieilles ruines. Certes, il présentait une vague ressemblance avec Crocodile Dundee, que j'avais tout de suite remarquée grâce à mon immense culture populaire. Il portait un gilet sans manches et un chapeau de brousse, et m'a salué d'un « Hallo, Marc ! » qui confirmait ses origines australiennes. Mais il y avait autre chose chez lui qui me semblait étrangement familier.

« Désolé pour le retard, s'est-il excusé en me serrant la main. Je ne suis revenu à Cuzco qu'hier soir. »

Dans l'ensemble, John Leivers ressemblait à tous les explorateurs professionnels que j'avais rencontrés au fil des ans, grâce à mon métier de rédacteur en chef de magazines d'aventures à New York. Le genre d'hommes ou de femmes qui gagnent le pôle Sud en traîneau et passent le fond de l'océan au peigne fin pour retrouver des trésors engloutis. Très athlétique, il était assez couvert pour entamer l'ascension du Matterhorn (alors qu'il n'y avait pas un nuage à l'horizon et qu'il faisait plus de vingt degrés). Et aussi dépourvu d'attaches qu'on puisse l'être au ^{xxi}^e siècle : il n'avait ni femme, ni enfants, ni adresse permanente et ne possédait qu'un téléphone portable et une adresse Gmail. On me l'avait recommandé comme l'un des meilleurs guides d'Amérique du Sud et il m'avait fallu plusieurs semaines avant de réussir à le contacter. Maintenant qu'il se trouvait en face de moi, prêt à partager

un petit déjeuner tardif dans mon hôtel de Cuzco – cette vieille ville coloniale en plein cœur des Andes péruviennes –, je ne savais pas trop par où commencer. Car, en fait, je n'avais pas vraiment de plan.

Nous avons commandé du café et John m'a parlé de lui, s'interrompant parfois au beau milieu d'une phrase :

« Quand on voyage seul, on doit être absolument, euh, *seguro*... désolé, ça fait un moment que je n'ai pas parlé anglais. »

Et il se frottait l'oreille comme lorsqu'on veut en faire sortir de l'eau à la piscine – sans doute pour déloger un mot espagnol coincé là. Il avait découvert Cuzco vingt ans plus tôt, alors qu'il travaillait comme guide pour une agence de « voyages extrêmes ». Il trimballait d'intrépides globe-trotteurs jusqu'aux quatre coins du monde, dans la remorque de son camion.

« À l'époque, les boutiques étaient encore fermées le dimanche, et on pouvait voyager des mois sans croiser un seul Américain », a-t-il repris.

Au cours des dix dernières années, Cuzco était devenue la porte d'entrée du Machu Picchu et le nombre de visiteurs avait grimpé en flèche. Paradoxalement, John avait constaté que les vrais aventuriers se faisaient de plus en plus rares.

« Avant, les gens étaient des *voyageurs*, Mark, m'a-t-il expliqué en remuant son café. Aujourd'hui, ce sont des *touristes*. Ils réclament des hôtels, des cafés, une connexion Internet. Ils ne veulent même plus camper !

— On croit rêver ! » me suis-je exclamé avec un peu trop d'empressement.

Ce matin-là, j'avais déjà relevé mes e-mails deux fois dans un cybercafé. Ma dernière nuit dans une tente remontait à 1978, quand mon père avait acheté un faux tipi au supermarché et l'avait installé dans le jardin.

C'était d'ailleurs, dans un sens, la raison de ma présence à Cuzco. Après être resté assis des années derrière mon ordinateur à New York, d'où j'envoyais des reporters en mission à Katmandou ou dans le Kilimandjaro (deux endroits que John connaissait bien), j'avais moi aussi envie d'un peu d'aventure. Mais j'ai préféré attendre avant d'évoquer mon peu d'expérience en la matière.

« Alors, qu'est-ce que vous avez en tête ? m'a-t-il demandé. Paolo m'a parlé d'un voyage sur les traces de Bingham.

— Oui, quelque chose comme ça. »

Hiram Bingham III, mort en 1956, est resté célèbre pendant des décennies pour avoir découvert le Machu Picchu. L'histoire qu'il raconte dans *La Fabuleuse Découverte de la cité perdue des Incas* – dont on trouve des copies d'occasion dans la plupart des boutiques à touristes du centre de Cuzco, ouvertes même le dimanche – a longtemps marqué les annales des récits d'explorateurs. Bingham était un professeur d'histoire de l'université Yale qui, de passage à Cuzco en 1909, eut vent d'un mystère non résolu vieux de quatre siècles. Quand les conquistadors espagnols avaient envahi le pays au XVI^e siècle, un groupe d'Incas s'était retiré dans une cité cachée au fin fond de l'impénétrable jungle péruvienne, emportant avec eux les trésors sacrés de l'empire. La ville et ses habitants avaient disparu depuis si longtemps que, de l'avis de presque tous les universitaires sérieux, ce n'était qu'une légende aussi peu crédible que celle d'Atlantis. Jugeant que ces experts avaient tort, Bingham exhuma des textes obscurs et de vieilles cartes dans l'espoir d'y trouver un indice sur l'emplacement de la cité. Dans la *Cité perdue*¹, l'apogée du récit est atteint lorsque, en cherchant à localiser ce dernier refuge, il tombe le 24 juillet 1911 sur le Machu Picchu et sa splendeur géométrique. La découverte de ces ruines était si inattendue et si incroyable qu'il se demanda alors : « Allait-on me croire lorsque je ferais état de mes découvertes ? »

Alors que le centième anniversaire de cet exploit approchait, Bingham réapparut soudain sur le devant de la scène. L'homme qui m'avait présenté à John par e-mail interposé, Paolo Greer, était un chercheur amateur obstiné qui avait amassé une connaissance encyclopédique sur l'histoire inca. Après avoir travaillé toute sa vie sur les pipelines en Alaska, il passait sa retraite dans une cabane isolée au milieu de la forêt de Fairbanks. Il prétendait avoir découvert une carte exceptionnelle révélant que, quarante ans avant Bingham, quelqu'un d'autre avait déjà atteint le sommet du Machu Picchu. Quelques mois après cette annonce qui fit la une des journaux dans le monde entier,

1. Nous désignerons sous cette forme abrégée l'œuvre de Bingham, *La Fabuleuse Découverte de la cité perdue des Incas*. Toutes les citations qui en sont extraites reprennent la traduction de Philippe Babo, Paris, Pygmalion, 1990. (N.d.T.)

le nom de Bingham fut à nouveau cité et se retrouva même à l'origine d'un incident diplomatique. L'ex-première dame du Pérou exigeait que Yale restitue les artefacts exhumés par Bingham sur le site du Machu Picchu, en vertu d'un accord passé par le gouvernement péruvien avec l'explorateur – qu'elle préférait qualifier de « piller de tombes ». Avant cette révélation, Yale et le Pérou prévoyaient d'ouvrir ensemble un nouveau musée à Cuzco pour célébrer le centenaire de l'exploit de Bingham. Mais, à l'approche de la date fatidique, ils se retrouvèrent finalement devant les tribunaux américains.

Au milieu de l'avalanche d'articles qui suivit le dépôt de plainte du gouvernement péruvien, certaines questions revenaient sans cesse. Bingham avait-il menti à propos de sa découverte du Machu Picchu ? Avait-il fait sortir des antiquités du pays sans en avoir l'autorisation ? À Cuzco, une femme prétendait même que les terres sur lesquelles était situé le Machu Picchu appartenaient encore à sa famille ; était-il possible que l'université Yale et le gouvernement péruvien aient tous les deux tort ?

De mon point de vue de rédacteur en chef de magazines, ce nouveau regard sur la découverte de Bingham avait toutes les qualités qui font une histoire à succès – du genre « le héros fraudeur enfin démasqué ». Afin de me faire une idée plus précise de ce qui était réellement arrivé au sommet de cette montagne en 1911, je pris un jour de congé et me rendis à Yale. Je passai des heures à la bibliothèque, à feuilleter les journaux de Bingham et les comptes-rendus de l'expédition. Quand j'ouvris le petit carnet à reliure de cuir dans lequel Bingham avait noté ses premières impressions sur le Machu Picchu, j'oubliai subitement toutes les controverses ; j'étais bien trop passionné par la façon dont il était arrivé jusque-là. Je savais déjà qu'il était censé avoir inspiré le personnage d'Indiana Jones, puisque quasiment tous les articles écrits sur lui depuis vingt ans mentionnaient ce détail pourtant jamais attesté. Confortablement installé dans la superbe salle de lecture dédiée aux livres et manuscrits rares, j'ai enfin compris d'où venait ce lien entre les deux hommes. Bingham avait mené une véritable enquête géographique, qui avait commencé par la recherche de la cité perdue des Incas pour se transformer peu à peu en une question obsédante : quel mystère expliquait la construction d'une ville de granit aussi spectaculaire dans ce lieu envoûtant, au sommet d'une crête isolée, dans la

région subtropicale et brumeuse où les Andes rejoignent l'Amazone ? Cinquante ans après la mort de Bingham, le dossier venait d'être rouvert. Et les indices ne demandaient qu'à se dévoiler au curieux, si tant est qu'il ait une bonne paire de jambes et des congès à rattraper.

« Quel est votre avis sur Bingham ? ai-je demandé à John.

— C'est ce que j'appelle un "explorateur-Martini". »

Autrement dit, comme je l'apprendrai ensuite, un voyageur persuadé d'être un dur, mais qui attend en réalité un certain niveau de confort. Il a ajouté :

« Pas très populaire au Pérou, en ce moment. Mais on ne peut pas contester ses découvertes. »

Comme tout aventurier qui se respecte dans ce pays, John connaissait presque par cœur le récit publié par Bingham après son expédition de 1911. Cet été-là, le professeur fit non pas une, mais trois découvertes archéologiques incroyables, chacune pouvant suffire à justifier sa réputation dans le monde entier. Sur son temps libre, il réussit également à caser la première ascension du Coropuna, qui avec ses six mille mètres d'altitude était considéré à l'époque comme le plus haut sommet vierge du continent américain. Au cours de ses trois principales expéditions au Pérou, Bingham répertoria un nombre impressionnant de ruines qui, pour la plupart, ont depuis été englouties par la jungle. Quelques années avant notre rencontre, John avait participé à une expédition visant à « redécouvrir » un site localisé par Bingham à proximité du Machu Picchu, et disparu depuis quatre-vingt-dix ans.

Tandis qu'il buvait son café, je lui ai exposé mon idée. Je voulais suivre le même chemin que celui emprunté par Bingham à travers les Andes. En plus du Machu Picchu, je tenais à visiter trois autres sites importants : la citadelle de Choquequirao, que beaucoup considèrent comme la sœur jumelle du Machu Picchu ; Vitcos, emplacement de l'un des temples les plus sacrés de l'Empire inca ; et Espiritu Pampa, cité longtemps perdue dans la jungle où se joua la dernière bataille des Incas contre les Espagnols. Quant à la façon de me rendre jusque-là – bus ? train ? lama ? –, je n'y avais pas encore vraiment réfléchi.

« On pourrait peut-être suivre le chemin de l'Inca, ai-je suggéré. Comme ça, je pourrais avoir un aperçu de ce qu'a vécu Bingham sur la route du Machu Picchu. »

J'étais assez partagé en ce qui concernait ce célèbre sentier de randonnée également connu sous le nom d'Inca Trail. Pour les adeptes du trek, c'est à peu près l'équivalent du pèlerinage vers La Mecque ; quelque chose qu'il faut faire au moins une fois dans sa vie. Mais tous les récits que j'avais lus à ce sujet – et quand on travaille pour un magazine d'aventures, on en lit beaucoup ! – donnaient l'impression qu'il était aussi embouteillé que le pont George-Washington à l'heure de pointe. Malgré tout, Bingham avait écrit des passages magnifiques sur les beautés naturelles du Pérou, et j'espérais me faire une vague idée de ce qu'il avait vu si c'était encore possible.

« Vous savez, Mark, tous les chemins incas mènent au Machu Picchu », m'a répondu John.

Il a attrapé un pot de confiture sur la table. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer combien nos mains étaient différentes. Avec ses ongles coupés courts, les siennes ressemblaient à celles d'un pêcheur qui a passé sa vie à remonter des filets sur un chalutier. Alors que les miennes avaient l'air de sortir de chez la manucure.

« Si ça, c'est le Machu Picchu, a-t-il repris en posant le pot au milieu de la table, et ça, Choquequirao » – il a placé le sucrier en face – « alors Vitcos et Espiritu Pampa sont là ». Il a disposé la salière et la poivrière un peu plus loin.

Les quatre éléments formaient un Y, avec le Machu Picchu tout en bas.

« Il n'y a pas de route pour y aller, seulement des pistes, m'a-t-il expliqué. Mais on peut encore emprunter quasiment toutes celles qu'a suivies Bingham. » Il a fouillé dans l'une des nombreuses poches de son gilet et en a sorti un petit calepin plastifié en précisant : « Je les achète au Chili – c'est indispensable quand on voyage dans des régions aussi humides. »

« Alors, voyons voir, a-t-il repris. Vous devrez rester trois jours à Cuzco pour vous habituer à l'altitude. Ensuite, il y a une journée de voiture pour rejoindre le point de départ de la randonnée qui mène à Choquequirao. Deux jours pour atteindre les ruines. Ce n'est pas très loin, mais ça grimpe un peu. La vue est incroyable. On jette un coup d'œil, et ensuite on continue vers Vitcos – quatre jours de marche. On prend le temps d'admirer la pierre Blanche, un site religieux très important que Bingham a longuement étudié. Ça ne rigole pas là-bas, c'est

de la vraie piste inca. Vous aurez besoin d'un bon sac de couchage parce qu'on passera une nuit à quatre mille cinq cents mètres. Il risque de neiger.

» On se reposera un jour ou deux près de Vitcos. Et, ensuite, on s'enfoncera dans la jungle, avec un sacré dénivelé d'ailleurs, en direction de la vallée de l'Amazone. Il faut compter à peu près trois jours, en fonction du temps, qui est parfois légèrement imprévisible. On arrivera à Espiritu Pampa et on descendra l'escalier jusqu'à l'ancienne capitale de l'Empire inca. Bingham y est passé aussi, mais il n'a pas vraiment saisi l'importance de ce qu'il avait sous les yeux. À mon avis, vous voudrez y rester au moins deux jours. »

John s'est interrompu une seconde.

« Vous voudrez sans doute voir Llactapata, aussi.

— Hein ?

— Llactapata. C'est le site qu'a découvert Bingham quand il est revenu au Pérou en 1912. J'y suis allé il y a quelques années. De là, on peut contempler toute la vallée, jusqu'au Machu Picchu. C'est incroyable. Les ruines ressemblent à celles du Machu Picchu avant qu'elles soient nettoyées – encore à moitié enfouies.

— Ah oui, bien sûr, Llactapata, ai-je marmonné en me demandant comment ça pouvait bien s'écrire, pour pouvoir me renseigner plus tard. Évidemment, je ne voudrais pas rater ça.

— Ça vous permettra de comprendre un peu mieux comment les architectes et les prêtres incas ont aligné tous ces sites en fonction du Soleil et des étoiles. C'est hallucinant. »

Si John n'avait pas ressemblé à un officier de la Légion étrangère, j'aurais juré qu'on s'aventurait en territoire *new age*. Cuzco attirait les mystiques comme un aimant. Impossible d'agiter un pendule en cristal sans heurter un hurluberlu qui se prétendait guérisseur spirituel. La palme en la matière revenait bien sûr au Machu Picchu. Quelque chose dans ces ruines flottant au milieu des nuages faisait l'effet d'un sifflet à ultrasons sur toutes sortes de hippies fascinés par l'astronomie, les rituels de purification et les bracelets de la kabbale. Les brochures publicitaires envoyées par les agences de voyages à la rédaction de mon magazine sous-entendaient toujours plus ou moins que les pierres du Machu Picchu rayonnaient d'une forme d'énergie positive. L'absence d'informations précises sur le caractère sacré du site n'empêchait

Machu Picchu, première à droite

pas des milliers de pèlerins illuminés de s'y précipiter chaque année dans l'espoir de vivre une expérience unique d'harmonie spirituelle.

« Très bien. Donc on monte à Llactapata, on redescend de l'autre côté, et là, soit on prend le train jusqu'à Aguas Calientes... – il m'a regardé par-dessus son calepin – la ville qui se trouve au pied du Machu Picchu. Soit on longe les rails à pied pour économiser le prix du billet.

— C'est légal ?

— Oh, vous savez comment ça marche au Pérou. Tout dépend de la personne à qui vous posez la question.

— Il y a beaucoup de gens qui font ce genre de périple ?

— Avant, on en avait quelques-uns chaque année. Des *vrais* voyageurs, à la dure. Maintenant, presque plus personne.

— Ça prendra combien de temps en tout ?

— À peu près un mois. Un peu moins si le beau temps est de la partie. »

En me fiant uniquement à la qualité de la vaisselle du petit déjeuner, le voyage ne me paraissait pas si effrayant, il prenait presque des allures de promenade d'agrément. Un peu plus de cent cinquante kilomètres de marche, à vue de nez. D'après ce que j'avais compris, on monterait vers le nord, on prendrait à gauche à travers la jungle, puis on reviendrait en arrière en direction de Cuzco. Pour le clou du spectacle, il ne resterait plus qu'à longer le cours d'eau et à tourner à droite vers le Machu Picchu. Cette dernière partie donnait l'impression d'une petite promenade digestive de dimanche après-midi.

« Je sais que ça fait pas mal d'informations d'un coup, a reconnu John. Des questions ? »

Je n'en voyais qu'une.

« Est-ce que c'est plus difficile que le chemin de l'Inca ? »

Pendant une fraction de seconde, John n'a pas eu l'air de comprendre.

« Mark, ce trek est *beaucoup* plus difficile que le chemin de l'Inca ! »

N° d'édition : L.01EBNN000256.N001
Dépôt légal : septembre 2012

